LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

QUATRIÈME LIVRAISON

20 mars 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.
Un an : 8 fr.
Six mois : 5 fr.
Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS
ALPHONSE DERENNE ÉDITEUR
52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : CATULLE MENDÈS.

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Mars 1876.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in-8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction
à M. HENRY LAUJOL, secrétaire de la rédaction,
et tout ce qui concerne l'administration
à M. ALPHONSE DERENNE, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LES CAPTIVES

Oh ! le savoir stérile ! Oh ! vivre après tant d'autres,
Tant d'amants, de héros, de citoyens, d'apôtres !
Et dans un cœur lassé des transports violents,
Comme des jougs de plomb, sur tous les grands élans
Porter ce long passé dont le poids nous oppresse,
Ce siècle, et la stupeur de vivre sans ivresse !
Ah ! notre cœur ressemble à ces frileux jardins
Qui montrent sans danger aux pâles citadins
Les fils des chauds soleils et des gorges sauvages,
Usant leur instinct libre aux barreaux de leurs cages,
Avec des cris anciens par la chaîne étranglés !
O passions ! La peur tourne de brusques clés
Sur vos soifs d'autrefois, vos réveils faméliques,
Sur vos sourds grondements dans les antres tragiques !
Nous sommes comme un parc tout rempli d'écriteaux,
Et nous tremblons encor sous nos épais manteaux
Quand vous vous agitez, ô passions ! pareilles
A ces troupeaux captifs qui dressent les oreilles,
Et hument dans le soir la fièvre des galops
Aux senteurs des pampas qui traversent l'enclos !

Léon Dierx

LE ROYAUME DU POT-AU-FEU

Fragment

D'UNE FÉERIE INÉDITE

Le théâtre représente la place de ville en hémicycle. Toutes les rues y aboutissent, de façon que l'on peut apercevoir d'un seul coup-d'œil la ville entière. Les maisons toutes pareilles et d'une architecture pitoyable, à façade nue, sont peintes en couleur chocolat, avec des rechampis blancs. Au milieu de la place, porté par un trépied et sur des charbons embrasés, bouillonne un gigantesque Pot-au-feu. — Autour du pot-au-feu, il y a, rangés en demi-cercle, des fauteuils de bureau en acajou, dans lesquels se tiennent assis les Épiciers, tous en serpillère et en casquette de loutre. — Derrière eux, des deux côtés de la scène, debout, les différentes corporations de la ville portent des bannières où l'on voit écrit : Bureaucratie, Sciences, Littérature, etc. Les Savants ont des toques et des abats-jours verts, les Littérateurs, un mirliton et un encrier passé en bandoulière sur la hanche, les Bureaucrates, des bouts-de-manches de percale noire, avec une plume de fer à l'oreille. Tous les concitoyens portent la barbe en collier, et ont (à l'exception des Épiciers) des redingotes à la propriétaire et des chapeaux-tromblon sur la tête. — Le Grand Pontife au milieu de la scène, derrière le Pot-au-feu, faisant face au spectateur, et monté sur un escabeau, dépasse la multitude. Des deux côtés, sur le devant, un groupe de collégiens coiffés de képis, joue de l'accordéon. Aux fenêtres des maisons, il y a des femmes à bonnets tuyautés et en robe de laine brune; sur les toits à tuiles rouges, des chats ; au-delà, un ciel gris.

SCÈNE PREMIÈRE.

La toile se lève aux sons mélancoliques des accordéons joués par les collégiens, et qui se prolongent quelque temps encore, après qu'elle est entièrement levée. — Puis, il se fait un silence. On entend bouillonner le pot-au-feu, tout doucement, et enfin le Grand Pontife commence :

LE GRAND PONTIFE (*un écumoir à la main*).

Citoyens, Bourgeois, Croutons! En ce jour solennel où nous sommes réunis pour adorer le trois fois saint Pot-au-feu, emblême des intérêts matériels, autrement dit des plus chers! — si bien que grâce à vous, le voilà maintenant presque une divinité! — c'est à moi, le grand pontife de ce culte sage, qu'il incombe de vous remémorer vos devoirs et de vous relier tous par un acte commun, à la vénération, à l'amour, à la frénésie du Pot-au-feu!

Vos devoirs, ô bourgeois, nul d'entre vous (je le déclare) n'y a transgressé! Vous vous êtes tenus dans vos maisons, ne pensant qu'à vos affaires, à vous-mêmes seulement; et vous vous êtes bien gardés de lever les yeux vers les étoiles, sachant que c'est le moyen de tomber dans les puits. Continuez votre petit bonhomme de chemin, qui vous mènera au repos, à la richesse et à la considération! Ne manquez point de haïr ce qui est exorbitant ou héroïque, — pas d'enthousiasme surtout! — et ne changez rien à quoi que ce soit, ni à vos idées, ni à vos redingotes; car le bonheur

particulier comme le public ne se trouve que dans la tempérance de l'esprit, l'immutabilité des usages et le glou-glou du Pot-au-feu. (*Accordéons*). A vous d'abord, colonnes de la patrie, exemples du commerce, base de la moralité, protecteurs des arts, — Épiciers ! (*Les épiciers se lèvent*) Jurez-vous de mettre toujours de la chicorée dans le café ?

LES ÉPICIERS (*en chœur*).

Oui !

LE GRAND PONTIFE.

Et de ne pas quitter le comptoir, sauf, bien entendu, pour venir sur votre seuil indiquer aux badauds la route qu'il faut suivre — enfin de vous infusionner dans le monde par toutes sortes de moyens, alliances et propagande, de manière à faire prévaloir vos principes, et à demeurer ce que vous êtes, les potentats de l'Humanité, les dominateurs universels !

TOUS LES ÉPICIERS (*debout la main étendue vers le pot-au-feu*).

Nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE.

Et vous, Bureaucrates ?

LES BUREAUCRATES.

Présents !

LE GRAND PONTIFE.

Êtes-vous bien résolus à travailler toujours le moins possible, en ne songeant toujours qu'à votre avancement ?

LES BUREAUCRATES.

Oh ! oui !

LE GRAND PONTIFE.

Jurez-vous de toujours brûler effroyablement de bois dans vos poëles, de vous montrer incivils, de maudire vos chefs en vous plaignant de l'existence, et de dépenser pour cent écus d'écritures dans une affaire de vingt-cinq centimes, dont vous ferez attendre la solution pendant quinze ans ?

LES BUREAUCRATES.

Nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE.

Messieurs les Savants, lumières du pays, à votre tour.

(*Les Savants se présentent à demi-courbés, avec un tremblement sensible*).

LE GRAND PONTIFE (*d'un ton familier*).

Vous vous engagez, comme par le passé, à ne faire que des petites recherches innocentes, qui ne troublent rien ?...

TOUS LES SAVANTS (*levant les mains*).

Oui, oui ! n'ayez pas peur ! nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE.

Cela suffit. — Venez, maintenant, vous, talents honnêtes qui charmez nos soirées de famille. L'Art étant fait pour récréer, vous nous récréez. Allons !

LES POÈTES-COMIQUES *(étendent tous la main vers le Pot-au-feu, en faisant)*:

Cocorico !

(Ricanements dans l'Assemblée).

LE GRAND PONTIFE *(souriant aux épiciers qui l'entourent).*

Encore un peu d'excentricité dans la forme, mais les intentions sont si pures ! *(Il frappe avec son écumoir sur le pot-au-feu, pour réclamer l'attention).* Un dernier mot, Messieurs. A la Jeunesse, au printemps de la vie !

(Sur un signe qu'il leur fait, les collégiens s'avancent avec leurs accordéons sous le bras.)

Approchez, Ephèbes, approchez ! Jeunes gens, notre espoir, vous allez entrer dans l'âge des passions ; prenez gardes, c'est comme si vous pénétriez dans une poudrière ; la moindre étincelle tombant sur vos cerveaux, peut faire sauter l'édifice ! On a eu soin d'écarter de vous toutes les torches, je le sais, n'importe ! il n'en faut pas moins se défier des ardeurs du sang et de l'imagination ; elles ne produisent que des crimes et des folies ! — Ou plutôt, utilisez vos vices ! Employez profitablement vos mauvais instincts ! Que ceux, par exemple, qui savent gagner au jeu, rapportent leur argent à la maison, et qu'ils le placent ! Amusez-vous en cachette, optez pour une profession lucrative et ne rentrez jamais passé dix heures du soir. Voilà le secret. Jurez-vous de l'observer ?

LES COLLÉGIENS.

Nous le jurons ! *(ils retournent à leur place).*

LE GRAND PONTIFE.

Je suis ému, Messieurs, tant de raison dans cet âge, m'a touché, et si la fête n'était pas terminée, je succomberais à mon émotion. Elle est terminée, car il n'est pas besoin de vous demander de serment, à vous.. *(il s'adresse aux femmes qui sont aux fenêtres).* Gardiennes et cause de notre félicité, épouses, ménagères, petites mamans pot-au-feu ! C'est par vos soins qu'il mijotte ! Donc, persévérez dans vos deux préoccupations chéries : 1° Raccommoder les chaussettes de vos légitimes ; 2° Être toujours en garde contre les séductions de la gaudriole. Ne songez même qu'à cela, incessamment, exclusivement. Bref, n'oubliez pas que l'attitude la plus belle pour une femme, sa position idéale, si j'ose m'exprimer ainsi, est de se tenir quelque peu agenouillée, avec un écumoir à la main, un bas de laine passé dans le bras gauche, tournant le dos à Cupidon et la tête perdue dans la vapeur du Pot-au-feu. Et vous, chats, inconstants quadrupèdes, bohémiens des toits, si vous n'employez pas tout votre temps, et la force de votre gueule à nous prendre des souris, on vous mettra des muselières, et l'on vous empalera avec la broche, puisque la nature vous a créés pour nous être utiles. Mais que si

vous devenez sédentaires et zélés à nous servir, on vous laissera au fond de l'assiette quelques gouttes froides du pot-au-feu ! Et toi, soleil, puisses-tu, brillant toujours modérément, te transformer en un vaste paquet de chandelles, pour nous économiser l'éclairage, et que tes rayons fassent tomber dans le creux des mers une pluie de graisse, afin que, le globe tout entier ne soit plus qu'un immense pot-au-feu !

TOUS *(crient):*

Vive le Pot-au-feu !*(En retirant leurs chapeaux, ce qui laisse voir distinctement leurs crânes étroits et très-allongés, en forme de pain de sucre).*

LES FEMMES, *(aux fenêtres)*

Comme nos maris sont bien !

(Les autres corporations qui n'ont pas été nommées, s'empressent autour du Pot-au-feu, et le Grand-Pontife décrivant mystiquement un cercle dans l'air, les asperge tous avec son écumoir. Après quoi, la séance étant levée, on retire les siéges, on se cherche et l'on s'aborde avec une certaine animation).

LES BOURGEOIS.

Ah ! une belle fête ! un remarquable discours ! Et quelle musique ! On a fait des progrès dans les arts ! C'est incontestable !...

La confusion et la rumeur peu à peu s'apaisent et tous se mettent à observer les horloges qui sont au-dessus de la porte, devant chaque maison. L'aiguille marque 5 *heures* 55 *minutes. — Ils attendent, le nez en l'air, et quand* 6 *heures sonnent, ils disent tous en même temps);*

Allons dîner ! *(ils entrent dans les maisons).*

(La scène reste complétement vide. — D'abord, on entend à l'intérieur un bruit de gros baisers, ensuite un bruit de chaises, presque aussitôt un bruit de cuillères sur les assiettes, et quelque temps après):

DES VOIX *(s'élèvent et disent):*

Ah ! ça fait bien ! *(Un petit silence, puis cliquetis de couteaux et de fourchettes).*

LES MÊMES VOIX.

Voilà ce qu'on ne trouve pas au restaurant !... *(Le bruit des couteaux et des fourchettes continue. On entend déboucher des bouteilles de vin, puis)*

LES MÊMES VOIX.

Nous sommes entre la poire et le fromage. *(Alors petits rires de satisfaction).*

LES VOIX DES HOMMES *(seulement).*

Donne-nous un verre de liqueur, hein ?

LES VOIX DES FEMMES.

Mais tu vas te faire mal !

LES VOIX DES HOMMES.

C'est pour mon estomac, une fois n'est pas coutume !... *(Ensuite un fort remuement de chaises, et) :*

TOUS LES BOURGEOIS, (*apparaissent à leurs fenêtres, étendent la main et disent*):

Il fait chaud !

UNE FEMME (*arrive à chaque fenêtre*)

Oui ! mais le fond de l'air est froid.

TOUS LES BOURGEOIS.

C'est vrai !

(*Ils se détournent un peu, et tapent sur le baromètre accroché en dehors de la fenêtre*).

Ça va-t-il se maintenir ?... (*après quelque réflexion*) Oui !... Oui... On peut prendre le frais !

(*Les croisées se referment et bientôt tous les bourgeois rentrent en scène, et s'installent devant leur porte sur des chaises, chaque ménage étant flanqué d'un petit garçon habillé en Turco et d'une petite fille habillée en Suissesse*).

Ah ! on est bien, ici !

. . . .

Gustave Flaubert.

AU BORD DE L'EAU.

I.

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir;
Les canards engourdis s'endormaient dans la vase;
Et l'air brulait si fort qu'on s'attendait à voir
Les arbres s'enflammer du sommet à la base.
J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau,
Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux grasses,
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
S'en allaient au courant, laissant de longues traces;
Et je m'assoupissais lorsque je vis venir,
Sous la grande lumière et la chaleur torride,
Une fille, marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite

Ainsi qu'une Vénus antique, elle avançait
Très-droite, et sur ses reins, un peu, se balançait.
Je la suivis, prenant l'étroite passerelle
Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entrai derrière elle.

Elle choisit sa place et dans un baquet d'eau
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.
Elle avait tout au plus la toilette permise ;
Elle lavait son linge, et chaque mouvement
Des bras et de la hanche accusait nettement,
Sous le jupon collant et la mince chemise,
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins.

Elle travaillait dur; puis, quand elle était lasse,
Elle élevait les bras, et superbe de grâce
Tendait son corps flexible en renversant ses reins.
Mais le puissant soleil faisait craquer les planches;
Le bateau s'entrouvrait comme pour respirer ;
Les femmes haletaient ; on voyait sous leurs manches
La moiteur de leurs bras par places transpirer.

Une rougeur montait à sa gorge sanguine.
Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise ; et sa ronde poitrine
Surgit, double et luisante en pleine liberté,
Écartée aux sommets, et d'une ampleur solide.
Elle battait alors son linge, et chaque coup
Agitait par moment d'un soubresaut rapide
Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.

Un air chaud me frappait comme un souffle de forge
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.
Les coups de son battoir me tombaient sur le cœur !

Elle me regardait d'un air un peu moqueur ;

. . . .

J'approchai, l'œil tendu sur sa poitrine humide
De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.
Elle eut pitié de moi me voyant très-timide,
M'aborda la première et se mit à causer.
Comme des sons perdus m'arrivaient ses paroles.
Je ne l'entendais pas tant je la regardais.
Par sa robe entr'ouverte au loin je me perdais,
Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles;
Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas
De me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas;
Mon passé disparut ainsi qu'une eau tarie;
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais
Les ivresses chanter avec leur voix sonore.
Vers le ciel obscurci toujours je regardais,
Et la nuit qui tombait me semblait une aurore!

II.

Elle était la première au lieu du rendez-vous;
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux;
Et promenant mes mains tout autour de sa taille
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva,
Et par les prés baignés de lune se sauva.
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille
Qu'elle ne voyait point son pied fut arrêté.
Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.
Elle que j'avais vu impudique et hardie
Était pâle et troublée et pleurait lentement;
Tandisque je sentais comme un enivrement
De force qui montait de sa faiblesse émue.

Quel est donc et d'où vient ce ferment qui remue

Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour ?

La lune illuminait les champs comme en plein jour.
Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade
Des grenouilles faisait un grand charivari.
Une caille très-loin jetait son double cri,
Et, comme préludant à quelque sérénade,
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.
Le vent me paraissait chargé d'amours lointaines,
Alourdi de baisers, plein des chaudes haleines
Que l'on entend venir avec de longs frissons
Et qui passent roulant des ardeurs d'incendies.
Un rut puissant tombaït des brises attiédies ;
Et je pensai « Combien, sous le ciel infini,
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes
Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit
Parmi les animaux comme parmi les hommes. »
Et moi j'aurais voulu, seul, être tous ceux-là !

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavende
Et de thym, dont son linge était tout embaumé ;
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.
Elle se débattait; mais je trouvai ses lèvres :
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;
Sa poitrine oppressée, et dure de tendresse,
Haletait fortement avec de longs sanglots ;
Sa joue était brûlante et ses yeux demi clos ;
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.

Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort

Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.
Les grenouilles, la caille, et les bruits, et les voix
Se turent; un silence énorme emplit l'espace.
Soudain, jetant aux vents sa lugubre menace,
Très-loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était restée,
Elle s'enfuit, j'errai dans les champs au hasard.
La senteur de sa peau me hantait; son regard
M'attachait comme une ancre au fond du cœur jetée.
Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers,
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

III.

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,
Plein d'un emportement qui jamais ne faiblit,
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit
Cette fille superbe, ignorante et lascive.
Et le matin, mordus encor du souvenir,
Quoique tout alanguis des baisers de la veille,
Dès l'heure où le bourgeois calme et chaste s'éveille,
Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.

Quelquefois, oubliant que le jour dût éclore;
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore
Vite, nous revenions le long des clairs chemins,
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans mes mains
Je voyais s'allumer des lueurs dans les haies,
Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies,
Sans songer qu'un soleil se levait quelque part;
Et je croyais, sentant mon front baigné de flammes,
Que toutes ces clartés tombaient de son regard.

Elle allait au lavoir avec les autres femmes;
Je la suivais, rempli d'attente et de désir ;
La regarder sans fin était mon seul plaisir,
Et je restais debout dans la même posture,
Muré dans mon amour comme en une prison.
Les lignes de son corps fermaient mon horizon :
Mon espoir se bornait aux nœuds de sa ceinture.
Je demeurais près d'elle, épiant le moment
Ou quelque autre attirait la gaieté toujours prête ;
Je me penchais bienvite, elle tournait la tête,
Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement.
Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe ;
J'allais la trouver dans quelque champ de vigne ;
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.

Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes
Se becquetaient sans peur ; et les couples des bêtes
Ne nous redoutaient point car nous faisions comme eux.

Puis, le cœur tout plein d'elle, à cette heure tardive
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,
Le désir allumé dans sa prunelle brune,
Sa jupe balayant tous les rayons de Lune
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Eperdus et suivant leurs formes impudiques,
Des anges qui passaient dans les ombres du soir.

IV.

Un jour que le patron dormait devant la porte,
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.
Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé
Qui peine en plein soleil; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants
Et des rires d'ivrogne au loin sortant des bouges,
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau,
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.

Or, ses lèvres brillaient comme des charbons rouges
D'où jaillirent soudain des crises de baisers,
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,
Jusqu'à l'affaiblissement de nos deux corps brisés.
On n'entendait plus rien, hormis les sauterelles,
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,
Si pâles tous les deux que nous nous faisions peur,
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé
Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé,
Promener mon esprit par toutes nos caresses,
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.

Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,
Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange,
Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mange.
Bien que la mort nous gagne, un besoin plus puissant
Nous travaille et nous force à mêler notre sang.
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses,
L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés,
Nous mourons l'un par l'autre, et nos poitrines creuses
Changent nos jours futurs contre autant de baisers.
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme
Il n'est qu'un cri d'amour ; celui du cerf qui brame.
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau
Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau,
Et si ma bouche a soif ce n'est que de sa bouche !
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat
Dans cet accouplement mortel comme un combat.
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche,
Et, désignant l'endroit du retour continu,
La marque de nos corps est entrée au sol nu.

Quelque matin, sous l'arbre où nous nous rencontrâmes,
On nous ramassera tous deux au bord de l'eau,
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,
Nous embrassant encore aux secousses des rames.
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers ;
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,
En nous voyant passer l'un à l'autre liés,
Diront, en se signant, et l'esprit en prière :
« Voilà le mort d'amour avec sa lavandière. »

Guy de Valmont.

LE SERMENT

EAU FORTE

D'après la manière de DAVID.

MARCUS BRUTUS, CASSIUS, ATTILIUS CIMBER, RÉFUGIÉS DANS UNE MAISON DE SUBURRE, JURENT DE MOURIR POUR LA RÉPUBLIQUE.

De loin en loin, les gémissements, les imprécations, toutes les clameurs du peuple arrivaient jusqu'à eux : assis sur un lit d'ivoire où des armes avaient été jetées pêle-mêle, Cassius, impénétrable, grave, Cassius songeait; Attilius Cimber debout, appuyé contre une colonne, conservait cette expression de farouche allégresse qui s'était gravée sur ses traits, dès qu'il avait vu César s'abattre expirant sur le piédestal de la statue de Pompée ; les bras croisés sur sa poitrine, les cheveux en désordre, les yeux fixés à terre, Brutus, lui, marchait à grand pas; son laticlave en lambeaux le couvrait à peine, ses flancs portaient l'empreinte des mains vengeresses qui s'y étaient cramponnées; il respirait avec force et à de longs intervalles, et chaque nouvel éclat de la fureur populaire le faisait tout à coup frissonner de pied en cap et pâlir. Il était nuit; tout, au dehors, était environné d'ombres, et les ombres, au milieu desquelles s'agite et parle un peuple, tout un peuple, épouvantent les cœurs même inaccessibles à la crainte, et sont sinistres. Sur une table de marbre, auprès d'une lampe mourante, étincelait et miroitait un glaive tout ensanglanté; de temps à autre les regards de Brutus s'y reposaient douloureusement ; et des frissons le parcouraient alors, et ses bras meurtriers et meurtris se jetaient en avant comme pour écarter une redoutable image; au fond de ses yeux, des lueurs s'allumaient soudaines, et, si nul son ne sortait de ses lèvres, elles remuaient cependant; à la dérobée, il examinait Cassius toujours taciturne, toujours impassible, toujours pensif. *Heu! Tu quoque, fili!* murmura-t-il enfin, d'une voix profonde et longue, — poignante comme un sanglot. Cassius tressaillit dans la pénombre et releva le front. *Tu quoque, fili! Tu quoque, fili!...* Ces paroles sonnèrent une seconde ou troisième fois dans le silence, plus plaintives, plus désolées, amères ; et Brutus s'agenouilla. Tout à coup ce cri : *Patrem patriæ vindicemus Cæsarem!* mille fois répété par la grande bouche du peuple, remplit le quartier de Suburre ; il se rapprochait sans cesse, de plus en

plus menaçant, de plus en plus nombreux. Enfin, il cessa, mais une rumeur sourde, énorme comme le mugissement des flots de la mer, vint battre les murailles derrière lesquelles s'étaient réfugiés les tyrannicides, et lentement très-lentement elle montait vers eux, elle montait! Attilius Cimber appuya souriant la pointe d'un glaive contre son sein; Brutus écoutait, retenant son haleine, hagard, toujours prosterné sur les dalles de marbre, échevelé, triste; un remord l'assiégeait peut-être, et peut-être il osait aussi s'accuser d'avoir commis un crime, lorsqu'une main se posa lourde sur son épaule; il rejeta son front en arrière et vit la tête inexorable de Cassius. Sous l'œil de l'infaillible et rigide républicain, les anxiétés de Brutus s'évanouirent et Brutus se retrouva: vainement la fureur publique tonnait de nouveau, tonnait comme un ouragan : *Patrem patriæ vindicemus Cæsarem!* de viriles pensées l'avaient visité, il se sentait grand, il s'estimait pur, il avait bien agi. S'étant mis debout, il eut un mouvement superbe et se laissa tomber dans les bras et sur la poitrine de Cassius : Cimber y était déjà. Longue fut l'étreinte. Immobiles dans leurs blanches toges flottantes, maculées de sang et de boue, que le peuple avait lacérées ; magnifiques et fermes comme un groupe de héros sculptés dans la pierre, intrépides, n'éprouvant nul remords du bien accompli, calmes, pleins de l'amour de la patrie, inébranlables, défiant la mort et l'insulte, orgueilleux, l'œil rayonnant et levé vers le ciel, augustes, ils attendaient la punition de leur vertu. Mais le peuple en délire s'était répandu dans Rome, le péril était détourné, la liberté vivrait peut-être: Octave n'était pas encore dictateur, les justiciers respiraient! Ils vivaient. Vainqueur enfin de son âme trop généreuse, désormais fermée à de pusillamines et coupables terreurs, fort de sa conscience, certain du droit, digne de la grandeur du devoir, Brutus, Marcus Brutus saisit le glaive, où le sang du tyran immolé commençait à se figer, et de sa bouche sortirent ces paroles sacramentelles : *Væ regibus!* Solennels, tragiques, religieux comme des pontifes, Attilius Cimber et Cassius apposèrent à leur tour les mains sur la rouge lame et dirent : *Pro república moriamur!*

Léon Cladel.

LES HAUTS FAITS

DE M. DE PONTHAULT

(*Henrico Quarto regnante*)

Fragments

I.

La chambre à coucher d'Henriette d'Entraygues. — Le jour papillonne gaîment à travers les rideaux. Henriette et le comte de Ponthault sont étendus sur un lit en désordre.

M. DE PONTHAULT (*s'éveillant*)

Malédiction! où suis-je?

HENRIETTE (*s'éveillant*)

Quel cauchemar t'oppresse? Bonjour, Jacques, embrasse-moi.

M. DE PONTHAULT (*sautant à bas du lit et s'habillant en grande hâte*)

Oh! quelle honte!

HENRIETTE (*avec un éclat de rire*)

Le matin n'a pas encore les yeux très-ouverts. Recouche-toi. On ne t'attend nulle part. D'ailleurs, je vaux bien un rendez-vous banal. — Ton visage est altéré, souffres-tu?

M. DE PONTHAULT (*s'habillant*)

Quelle honte!

HENRIETTE.

Laisse de côté tous ces vilains vêtements. Tu ne peux t'en aller si tôt. Regarde la pendule. Tandis que je contemplais ton sommeil, il n'y a qu'un instant, cinq heures ont sonné. J'ai froid depuis que tu n'es plus là; viens vite.

M. DE PONTHAULT

Madame, je me demande si je ne dois pas vous étrangler.

HENRIETTE

Ne parle pas ainsi, tu finirais par m'effrayer. Prends garde, sinon je te demande raison au sujet de tes inconséquences d'hier au soir. Voyons, ne sois pas méchant, n'aie pas de regrets. Les regrets sont des inutilités. Veux-tu que j'aille te chercher?

M. DE PONTHAULT

Etes-vous mariée, madame?

HENRIETTE

Non, monsieur. Tranquillise-toi; tu as donc une maladie de conscience. Quel malheur! te voilà presque habillé! moi qui voulais si bien t'aimer et

te caresser avant que tu ne me quittasses. Approche, mon gentilhomme, apporte-moi ton épée, je tiens à la ceindre autour de tes reins vaillants. — Quoi ! tu refuses de m'obéir ? soit, je vais te chercher, nous verrons si tu auras le courage de me résister. (*elle se lève et s'approche de lui*).

DE PONTHAULT (*sautant sur sa rapière et dégaînant*)

Vous tenez donc à mourir ?

HENRIETTE (*atterée*)

Ah ! quel changement !

M. DE PONTHAULT

Retournez à votre lit. (*Henriette recule et se recouche. De Ponthault se met à pleurer*). Ma tête bat sous le fardeau de vos derniers baisers. O prostituée ! je suis un être méprisable comme toi. Mon âme n'est plus qu'une immondice fangeuse tout au plus bonne à être accrochée aux fourches infernales. Je suis un être faible et désordonné, incapable désormais, de distribuer les palmes divines. Je me suis vautré sur votre corps comme les vers du cimetière s'y vautreront un jour. — Ne pouviez-vous donc me laisser accomplir ma mission ? De quel droit vos séductions sont-elles venues me tendre un piége ? Créature du démon, croyez-vous par hasard qu'il existe une expiation pour chacun de nos crimes ? Comment voulez-vous que j'aille prêcher la chasteté, moi qui vous ai touchée, moi qui ai dormi entre vos bras ?— Je ne vous aime pas, je ne vous ai pas aimée ; quel phyltre avez-vous employé contre mon énergie ? Misérable femme, je ne te reverrai jamais qu'avec un sentiment d'horreur, car tu as enfanté un remords dans ma vie. Je ne puis plus marcher la tête haute maintenant ; je suis un criminel comme les autres et comme eux je baisserai les yeux malgré moi devant l'ombre même du crime. Adieu les tournois en l'honneur de la vérité ! Adieu les prières qui montaient vers le ciel, portées par les tourbillons sonores du vent ! Adieu le sommeil austère ! Adieu les baisers chastes et lumineux que les étoiles déposaient sur mon front au nom du Tout-puissant ! Adieu les conversions solennelles ! Adieu les extases muettes ! Je suis damné.

HENRIETTE

Jacques, ne me fais pas souffrir inutilement.

M. DE PONTHAULT

Damné ! comprenez-vous l'immensité de ce mot ? J'ai failli, et l'éternité m'échappe au moment où j'allais m'en rendre maître et lui sauter en croupe avec la bannière de Dieu à la main. Orgueil, orgueil, c'est donc toi qui me guidais ! Comment se fait-il que tu aies été assez puissant pour m'élever au-dessus des autres hommes ? Que deviendrai-je à présent ? Pourquoi me reste-t-il une croyance assez forte pour m'empêcher de me punir par le suicide ? O mon corps, que ne puis-je te condamner à dormir pendant des

siècles au fond d'une rivière infâme, les cheveux tordus par quelque racine grotesque, avec la vision du ciel, bien loin de toi, au-dessus des eaux turbulentes et du tressaillement des nénuphars! *(il sanglotte)*.

HENRIETTE

Jacques, mon bien-aimé, ne pleure pas, tu me déchires les entrailles. Ta douleur me surpasse. En quoi t'ai-je blessé? quelle infamie ai-je commise? Pourquoi le mot «Dieu» apparaît-il, à chaque instant, terrible et implacable, sur ta bouche? Jacques, pourquoi voulais-tu me tuer, moi qui t'aime tant, moi qui suis prête à te suivre partout où ton désir me conduira? Cher, cher ami, as-tu quelque forfait à oublier? Viens dans mes bras. As-tu quelque pensée sinistre dont tu ne puisses te débarrasser? Reste auprès de moi, je serai ton amie. As-tu quelque secret profond à ensevelir? Dépose-le dans mon cœur, je suis l'amour et je suis la solitude; mais, je t'en supplie, ne t'enveloppe pas ainsi d'un nuage impénétrable.

M. DE PONTHAULT

Je n'ai rien à vous expliquer.

HENRIETTE

Vraiment, tu es étrange!

M. DE PONTHAULT *(solennel)*

Croyez-vous en Dieu?

HENRIETTE

Oui... cependant, je t'avouerai que je n'ai jamais beaucoup réfléchi ...

M. DE PONTHAULT

Par quelle religion avez-vous été baptisée?

HENRIETTE

Par la religion romaine.

M. DE PONTHAULT

Malheur sur moi! j'ai mérité deux fois les tourments éternels, et vous en êtes cause!

HENRIETTE

J'en suis cause..., pardonne-moi....

M. DE PONTHAULT

Non!

HENRIETTE

Si, pardonne. J'accepte tous tes reproches, bien que je ne les comprenne pas. Pardonne-moi.

M. DE PONTHAULT

Jamais!

HENRIETTE

Est-ce ainsi que vous me récompensez de vous avoir choisi entre tous?

M. DE PONTHAULT

Misérable femme, c'est cela même que je vous reproche! Et maintenant,

je pars, non sans vous lancer une dernière imprécation !..—Rendez grâc à votre sexe et à votre faiblesse, car, sans eux, j'aurais vengé ma religion par votre mort.

HENRIETTE

Par ma mort? je ne te crains pas. Va! il y a longtemps que je me suis aperçue que tu ne me voulais point de mal. Ta religion? Nous n'avons donc pas la même religion? Oh! si c'est cela qui te rend si colère, je suis prête à embrasser la tienne. Elle vaut certainement mieux que toutes les autres, puisque tu y crois et puisque je t'aime.

M. DE PONTHAULT (*avec une joie ineffable*)

Serait-il vrai! — Dieu juste, ta puissance est sans bornes; tes moyens de convertir surgissent aussi nombreux et aussi inattendus que les vagues de l'Océan!

HENRIETTE

Tu sais bien que je suis ton esclave et que tu peux faire de moi tout ce que tu voudras.

M. DE PONTHAULT (*très-calme*)

Mettez-vous à genoux, madame, et priez. (*Il verse de l'eau dans une coupe et vient se placer devant Henriette qui s'est agenouillée*). A partir de la cérémonie que je vais accomplir, vous serez notre sœur, la sœur de persécutés! N'oubliez pas que vous devez prêter votre assistance à vos frères malheureux et que vous prenez l'obligation de n'être plus pour personne un objet de scandale. Considérant que votre vie passée dort maintenant dans un sépulcre et que vous renaissez blanche de toute erreur pour une vie nouvelle, moi Ezéchiel, autrement nommé Jacques comte de Ponthault, je vous baptise dans la religion réformée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et vous pardonne le mal dont vous m'avez fait la victime. (*Il verse l'eau sur Henriette frissonnante*). Adieu, madame!

HENRIETTE

Quand te reverrai-je?

M. DE PONTHAULT

Jamais.

HENRIETTE

Comme tu me quittes froidement!

M. DE PONTHAULT

Que la paix soit avec vous! (*Exit*).

II

Une chambre chez le Comte de Ponthault

JONATHAS (*Se promenant et chantant avec d'énormes gestes*)

Mes yeux sont deux grands lacs où scintillent des larmes;
Le désespoir a fait de mon âme un cercueil;
J'ai creusé dans la terre un lit doux pour mes armes.
Le ciel est plein de nuages en deuil.

M. DE PONTHAULT (*entrant*)

Pas si fort, Jonathas. Pour quels auditeurs invisibles beugles-tu ce cantique?

JONATHAS

Ah! monsieur, vous voilà?

M. DE PONTHAULT

Crois-tu?

JONATHAS

Vous avez découché.

M. DE PONTHAULT

Il paraît. Qui te demande des réflexions?

JONATHAS

Personne, monsieur, personne.

M. DE PONTHAULT

Est-ce toi qui es à mon service ou moi qui suis au tien?

JONATHAS

Vous vous mettez en colère; donc, vous avez quelque chose à vous reprocher. — Monsieur, j'ai la désolation de vous faire mes adieux.

M. DE PONTHAULT

Dépêche-toi.

JONATHAS

Me suis-je toujours montré bon, fidèle et courageux?

M. DE PONTHAULT

Oui.

JONATHAS

C'est tout ce que je voulais savoir. — J'espère, monsieur, que mon départ ne vous laissera aucun ressentiment?

M. DE PONTHAULT

Aucun.

JONATHAS

Si, par hasard, vous me rencontrez dans la rue, puis-je compter sur un geste amical?

M. DE PONTHAULT

Au revoir.

JONATHAS

Puisque vous le prenez aussi gaîment, je reste.

M. DE PONTHAULT

Reste.

JONATHAS

Je ne veux pas vous abandonner.

M. DE PONTHAULT

Ne m'abandonne pas.

JONATHAS

Le diable n'aurait qu'à vous emporter à l'aide d'une vapeur de soufre et personne ne serait là pour l'en dissuader.

M. DE PONTHAULT

Ah! Ah!

JONATHAS

Car, vous l'avez mérité, monsieur, n'en doutez pas.

M. DE PONTHAULT

Je crains Dieu et je n'ai pas peur du diable.

JONATHAS

Voyons, monsieur, quel doute m'est-il encore permis d'avoir? Est-il vrai que les femmes ont sur vous un pareil empire? Elle était donc bien belle et bien appétissante, monsieur? Racontez-moi ça.

M. DE PONTHAULT

Je ne pourrais rien te conter que tu ne saches déjà.

JONATHAS

Alors, je comprends l'orage de la nuit dernière. Il y avait quelqu'un là-haut, qui n'était pas content.

M. DE PONTHAULT

Si jamais de pareils billets m'arrivent suivis de semblables velléités de courir la nuit, je t'ordonne de m'enfermer soit par la force, soit par la ruse.

JONATHAS

Comment voulez-vous que je pense à vous arrêter, monsieur, quand vous partez en me disant : Jonathas, j'ai l'intention de conquérir une âme à Dieu. Puis-je soupçonner que.... que.... Je n'ose pas continuer.

M. DE PONTHAULT

J'ai baptisé pour le compte de la religion protestante la malheureuse qui m'avait donné un rendez-vous d'amour.

JONATHAS

Victoire! monsieur, pourquoi me taisiez-vous cette particularité?

M. DE PONTHAULT

Parce que, à l'exemple de beaucoup de capitaines, j'ai subi une défaite avant de remporter une victoire.

JONATHAS

Ouais ! *(Il réfléchit)* Ma foi, monsieur, sur l'honneur, je crois que vous n'êtes pas coupable et que c'est au ciel que vous devez cette chute.

M. DE PONTHAULT

Au premier abord, j'ai eu la même pensée que toi ; mais, tout-à-l'heure, en revenant ici, j'ai pu songer à loisir. Le résultat de mes réflexions a été que Satan avait creusé un gouffre à mon intention et que Dieu m'avait secouru.

JONATHAS

Puissamment raisonné, monsieur. Néanmoins, j'en reviens à certain côté de mon dire qui arc-boute certain côté du vôtre : le Seigneur ne vous en veut pas.

M. DE PONTHAULT

Tu te trompes ; mon repentir m'a valu un regard et rien de plus. A présent, il s'agit d'obtenir mon pardon. Ote-moi mon pourpoint.

JONATHAS

En effet, vous devez avoir besoin de dormir.

M. DE PONTHAULT

Ote-moi mes vêtements de manière à ce que mon torse demeure nu.

JONATHAS

Le soleil n'est pas chaud aujourd'hui, monsieur.

M. DE PONTHAULT

Obéis.

JONATHAS

Quelle est votre intention ?

M. DE PONTHAULT

Regarde. *(Il tire son poignard et avec la pointe se fait une longue entaille du sein droit au sein gauche).*

JONATHAS *(effrayé)*

Vous allez vous tuer ?

M. DE PONTHAULT

Non. Miserere mei, Domine ! *(Il se fait une seconde entaille du cou au ventre de façon à ce que les deux blessures forment une croix).*

JONATHAS *(tremblant et très-pâle)*

Cette fois, le poignard est entré profondément. Monsieur, votre sang coule à flots. Cessez, maître, cessez ce châtiment déplorable.

M. DE PONTHAULT

Tu voix cette croix sanglante qui déchire ma poitrine, eh bien ! ne la perds pas de vue. Je cesserai de me punir, lorsque mes blessures seront assez nombreuses pour qu'on ne distingue plus le symbole de la rédemption.
(Il continue à se déchirer.)

JONATHAS

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous prouver ce que vaut Jonathas ! *(Il se déshabille jusqu'à la ceinture avec vivacité et prend sa dague).* Votre sang coupable

doit vous obtenir le pardon; maître, combien l'obtiendrez-vous plus facilement si ma main meurtrit ma chair innocente et si mon sang coule en votre faveur! — Seigneur, pitié pour Monsieur de Ponthault!

M. DE PONTHAULT (*se labourant la poitrine*)

Bien Jonathas!

(*Un long silence pendant lequel on n'entend que le bruit des poignards dans la chair et le miserere des deux hommes. Le sang coule jusque sur le plancher*).

JONATHAS

J'ai compté jusqu'à soixante-cinq, monsieur.....

M. DE PONTHAULT

Et moi jusqu'à cent. Il suffit, Jonathas, allons nous reposer.

JONATHAS

Monsieur (ne prenez pas mes paroles pour un reproche), je crois que nous avons gagné du repos au moins pour quinze jours.

M. DE PONTHAULT (*défaillant*)

Brave Jonathas! — Veux-tu que je panse tes blessures?...

. . . .

Léon Hennique

LES ÉTAPES

Je vous ai vue un jour d'été.
Votre beau rire avait jeté
Sur chaque arbre et sur chaque haie
Une explosion de clarté.
    Vous étiez gaie.

Je vous ai vue un soir d'hiver.
Vous pleuriez auprès du feu clair.
Je vous ai dit : Dieu vous assiste !
Vous pleuriez sur un amour cher.
    Vous étiez triste.

Je vous ai vue une nuit d'août.
Rêve, dieux, j'avais perdu tout.
Mais votre âme surnaturelle
Semblait encor rester debout.
    Vous étiez belle.

Je vous ai vue un jour de mai.
O fin d'un rêve bien-aimé !
Je pleurais auprès de la porte.
On clouait un cercueil fermé.
Vous étiez morte.

ÉPHÉMÈRES CHOSES

Lorsque vous dormirez dans la tombe, Maîtresse,
Sous le suaire aux plis étroits
Où nul divin baiser d'amour, nulle caresse
Ne réchauffera vos pieds froids,

Si vous pouvez rouvrir vos yeux pleins de lumière
Dans l'obscurité du tombeau,
Alors vous jetterez un regard en arrière
Sur le passé qui fut si beau.

Vous vous rappellerez les jours de votre enfance.
Où vous luttiez avec fierté
Sans autre arme de guerre et sans autre défense
Que votre immortelle beauté;

Vous vous rappellerez les ivresses légères
Dans les beaux soirs de juin bénis,
Et nos doux chants mêlés aux chansons étrangères
Qui tombaient des cieux infinis;

Vous vous rappellerez les caresses sans nombre
Dont je couvrais vos bras si doux,
Et mes yeux où vos yeux ne voyaient que de l'ombre
Quand je pleurais à vos genoux;

Et, par les claires nuits de juin, les confidences
De nos deux cœurs apprivoisés,
Les sourires, les voix, les chansons et les danses,
Et la lenteur de nos baisers.

Vous vous rappellerez les longues solitudes
Sur les monts ou dans les grands bois,
Et nos moindres regards, nos moindres attitudes,
Tous ces souvenirs d'autrefois !

Puis, dans la brume où l'âme invisible frissonne,
Vous refermerez vos doux yeux,
Et vous écouterez l'Éternité qui sonne
A la grande horloge des cieux.

Alors vous vous direz que tout ce que l'on pleure
N'a peut-être point existé,
Et que les plus beaux ans ne durent pas une heure
Quand on songe à l'Éternité !

Adelphe Froger.

MARGINALIA

PAR EDGAR ALLAN POE

(Traduits pour la première fois).

Le grand conteur américain, Edgard Poe, se préoccupait beaucoup, en achetant des livres, de l'ampleur des marges. Il aimait à annoter. « C'est sans doute une manie, dit-il, et il se peut qu'elle soit oiseuse; j'y persiste cependant, parce qu'elle me procure du plaisir. » De cette habitude résulta une œuvre singulière : les MARGINALIA. *Ce sont des morceaux de philosophie, de morale, d'esthétique, des pensées écrites sur la page même qui les avait suggérées, des souvenirs, des espérances, des tristesses, des ironies. C'est le journal d'un esprit et d'une âme. Or, quel esprit et quelle âme sont plus intéressants à étudier intimement que ceux du complexe et subtil Edgar Poe, qui descendit ou monta, on ne sait lequel des deux il faut dire, plus avant qu'aucun autre dans le royaume des cauchemars et des songes, et dont l'art à se diriger clairement dans ces ténèbres rappelle ce qu'on raconte de la lucidité des somnambules ? Les* MARGINALIA *donc, qui, au point de vue littéraire, méritent d'être placés parmi les meilleurs ouvrages d'Edgar Poe, offrent en outre l'intérêt incontestable de montrer à nu la pensée d'un des originaux les plus réels de notre temps. Ici il se révèle plus évidemment que dans les Contes, étant débar-*

rassé des masques de la fiction. Son langage est plus personnel, ses opinions sont plus sincères. Il traite le lecteur en ami. Enfin, penseur mélancolique, rêveur minutieux, bouffon morose, il apparaît tout entier, semblable à lui seul. De sorte que, si ce petit livre, fait de bribes précieuses, n'est pas un, du moins, comme eût dit Edgar Poe lui-même, il est unique. Quant à la traduction de ces pages, nous en dirons seulement qu'elle est littérale, et que nous avons été heureux de remplir, si humble qu'elle fût, une tâche qui nous a valu deux précieux salaires : la certitude de faire œuvre agréable à tous ceux que charme l'étrange dans l'exquis, et la joie d'entrer en communion plus familière avec une admirable intelligence. *C. M.*

I

Si quelque ambitieux a la fantaisie de révolutionner, d'un seul effort, le monde universel de la pensée humaine, de l'opinion humaine, et du sentiment humain, l'occasion lui est offerte ; — la route vers un immortel renom s'ouvre devant lui, directe et sans encombres. Il n'a qu'à écrire et à publier un très-petit livre. Le titre serait simple, — fait de très-peu de mots : « MON COEUR MIS A NU. » Mais il faudrait que ce petit livre ne mentît pas à son titre.

Eh bien ! malgré la soif furibonde de notoriété qui distingue tant d'individus de l'espèce humaine,— tant d'individus même qui ne se soucient pas plus que d'une figue de ce qu'on pensera d'eux après leur mort, — eh bien, on ne trouvera pas un seul homme doué d'une intrépidité assez grande pour écrire ce petit livre. L'écrire, dis-je. Certes, il y a dix mille personnes qui, le livre une fois écrit, riraient fort à l'idée d'être troublées par sa publication de leur vivant, et qui ne pourraient même pas concevoir *pourquoi* elles feraient la moindre objection à ce qu'il fût publié après leur décès. Mais, l'écrire, *voilà* la difficulté. On n'ose pas l'écrire. On n'osera jamais l'écrire .On ne pourrait pas l'écrire même si on l'osait. Le papier se recroquevillerait et flamberait à chaque contact de la plume dévorante.

II

Est-il rien de plus flatteur pour la conscience et pour l'orgueil de l'homme quand il tire de ses ennemis vengeance d'une *in*justice, que la conviction qu'il leur fait *justice* ?

III

Voir distinctement le mécanisme, les roues et les ailes d'une œuvre d'art quelconque, est indubitablement un plaisir en soi, — mais ce plaisir, nous ne pouvons l'éprouver qu'en proportion de notre insensibilité à l'effet, légitime voulu par l'artiste : — et, en réalité, il arrive trop souvent que

réfléchir analytiquement sur l'Art, c'est réfléchir à la façon des miroirs du temple d'Ephèse, — qui représentaient difformes les plus parfaites beautés.

IV

Pour parler d'inscriptions, combien admirable était celle qui circulait à Paris, à propos de la statue équestre de Louis XV, exécutée par Pigalle et Bouchardon : STATUA STATUÆ !

V

Tout ce qu'il faut à l'homme de génie pour être exalté, c'est de la matière morale en mouvement. Le *sens* — favorable ou contraire — de ce mouvement n'importe pas, et la *qualité*, de sa matière est absolument sans conséquence.

VI

Un Français, — Montaigne, peut-être, — dit : « On parle beaucoup de la réflexion ; pour ma part, je ne réfléchis jamais, sinon quand je m'assieds pour écrire. » Ne jamais réfléchir, sinon lorsqu'on s'assied pour écrire, — telle est la cause de tant de compositions médiocres. Mais il y a peut-être, dans la remarque de l'auteur français, quelque chose de plus *enveloppé*. Il est certain que le simple acte d'écrire tend puissamment à rendre la pensée logique. Chaque fois que je suis mécontent, à cause de son vague, d'une conception de mon cerveau, j'ai immédiatement recours à la plume, afin d'obtenir par son aide la forme, l'enchaînement et la précision nécessaires.

Que de fois nous entendons dire que telles et telles pensées sont au-delà de la portée des mots ! Je ne crois pas qu'une pensée quelconque, vraiment digne de ce nom, soit hors de la capacité du langage. Je m'imagine plutôt que, lorsqu'on éprouve de la difficulté à exprimer, c'est qu'il y a dans l'intelligence un défaut de résolution ou de méthode. Pour ma part, je n'ai jamais eu une pensée que je n'aie pu traduire en paroles plus clairement même que je ne l'avais conçue : —comme je l'ai fait observer plus haut, la pensée devient logique dans l'effort vers l'expression (écrite).

Il y a cependant une classe d'idées, d'une délicatesse exquise, qui ne sont *pas* des pensées, et auxquelles, *jusqu'à ce jour*, j'ai trouvé radicalement impossible d'adapter un langage. Je me sers du mot *idée* au hasard et simplement parce qu'il faut bien que je me serve d'un mot *quelconque* ; mais le sens communément attaché à ce terme n'a aucun rapport, même très-lointain, avec les ombres d'ombres en question. Elles me semblent plutôt psychiques qu'intellectuelles. Elles se lèvent dans l'âme (hélas, si rarement) seulement aux époques de la placidité la plus intime, — quand les santés corporelle et mentale sont parfaites, — et seulement à ces *points* du temps

où les limites du monde réel se confondent avec celles du monde des rêves. Je ne m'aperçois de ces Idées que lorsque je suis sur le bord même du sommeil, avec la conscience d'y être. Je me suis convaincu que cette *condition* n'existe qu'en un *point* inappréciable du temps ; — cependant, ce *point* est encombré de ces « ombres d'ombres ; » et, pour une pensée véritable, il faut une *durée*. De ces Idées émane une extase délicieuse, aussi supérieure aux délices des mondes réels et des rêves, que le paradis de la théologie septentrionale est supérieur à son enfer. Je regarde ces visions, au moment où elles se lèvent, avec un frisson qui, dans une certaine mesure, modère ou pacifie l'extase, — je les regarde aussi à travers la conviction (laquelle semble faire partie de l'extase même) que cette extase en soi est d'une essence supérieure à la nature humaine, — est une échappée de vue sur le monde extérieur de l'Esprit ; et j'arrive à la conclusion, — si un tel mot est applicable à l'intuition instantanée d'une perception, — que les délices ressentis ont pour seul élément l'*absolu de la nouveauté*. Je dis l'*absolu*, parce que dans ces Idées, — laissez-moi les appeler maintenant impressions psychiques, — il n'y a réellement rien qui se rapproche des impressions ordinairement reçues. C'est comme si les cinq sens étaient remplacés par cinq myriades d'autres sens étrangers à l'humanité.

Eh bien, si entière est ma foi dans la puissance de la parole que, souvent, j'ai cru possible de donner un corps aux ombres éphémères d'idée que j'ai essayé de décrire. Mes expériences dans ce ce but ont été poussées assez loin pour qu'il me soit possible (quand mes santés physique et intellectuelle sont bonnes) de contrôler l'existence de la *condition*, — c'est-à-dire que maintenant je puis (à moins que je ne sois malade) être sûr que la *condition* surviendra, quand je le désirerai, au *point* du temps déjà mentionné ; — auparavant, même dans les circonstances les plus favorables, je ne pouvais jamais être certain qu'elle se produirait. Je veux simplement dire que, maintenant, j'en suis certain quand toutes les circonstances sont favorables ; — je me sens même le pouvoir de l'amener ou de la contraindre ; — mais les circonstances favorables ne sont pas les moins rares ; — sans cela j'aurais déjà, par force, jeté le ciel sur la terre.

D'autre part, je suis allé assez loin pour pouvoir empêcher la chute du *point* dont j'ai parlé, — le point où se confondent la veille et le sommeil, — pour pouvoir, dis-je, empêcher à volonté la chute de ce terrain-frontière dans le domaine du sommeil ; non que je puisse maintenir la *condition*, non que je puisse faire que le point soit plus qu'un point, mais je peux me rejeter en sursaut dans l'état de veille, — et ainsi *transférer le point lui-même dans le royaume de la mémoire*, — transporter ces impressions, ou, à proprement parler, leur souvenir dans une situation où (pendant une période toujours fort brève, à vrai dire), il m'est possible de les surveiller avec l'œil de l'analyse. Pour ces raisons, c'est-à-dire parce que j'ai été rendu

capable d'accomplir ces choses, — je ne désespère pas tout-à-fait d'incorporer dans la parole un nombre de ces Idées assez grand pour fournir de leur essence une notion figurée à une certaine classe d'esprits. En parlant de la sorte je ne veux pas donner à entendre que, dans mon opinion, ces idées, ces impressions psychiques, sont confinées en mon Moi individuel ; — ne sont pas, en un mot, communes à toutes les créatures ; il m'est absolument impossible de me faire une opinion sur ce point. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un souvenir même partiel de ces impressions effarerait l'entendement universel de l'humanité par la *nouveauté suprême* de la matière mise en œuvre et de ses suggestions logiques. En un mot, si je dois jamais écrire un article sur ce sujet, le monde sera forcé de reconnaître que, enfin, j'ai fait une chose originale.

VII

Celui-là n'est pas véritablement brave, qui a peur de paraître ou d'être, quand il lui convient, un lâche.

VIII

Elle n'est pas du tout irrationnelle, l'idée que, dans une existence future, nous considérerons ce qui nous paraît être notre existence actuelle, comme un rêve.

IX

En louant la Beauté, le Génie manifeste seulement une affection filiale. Au Génie la Beauté donne la vie, — et reçoit en récompense l'immortalité.

X

Je ne peux pas m'empêcher de croire que la plupart des romanciers pourraient, par-ci par-là, trouver leur compte à prendre conseil des Chinois, lesquels, bien qu'ils bâtissent leurs maisons de haut en bas, ont pourtant assez de bon sens pour commencer leurs livres par la fin.

XI

Si j'étais appelé à définir très-brièvement « l'art », je l'appellerais « la reproduction de ce que les sens perçoivent dans la nature à travers le voile de l'âme ». La simple imitation, quelque exacte qu'elle soit, de ce qui *est* dans la nature, n'autorise personne à prendre le nom sacré d'artiste. Denner n'était pas un artiste. Les grappes de Zeuxis étaient inartistiques, — si ce n'est à des yeux d'oiseaux ; et le rideau de Parrhasius ne pouvait même pas cacher l'insuffisance du peintre au point de vue du génie. J'ai dit : « le voile de l'âme » ; quelque chose d'analogue paraît indispensable en art. Nous pouvons, en tout temps, doubler la vraie beauté d'un paysage réel en fer-

mant à demi nos yeux quand nous le regardons. Seuls, les sens voient quelquefois trop peu, — mais, alors, ils voient *toujours* trop.

XII

Avec quelle obstination inexplicable nos meilleurs écrivains eux-mêmes persistent à parler du « courage moral ! » comme s'il pouvait y avoir un courage qui ne fût pas moral. L'épithète est improprement appliquée au sujet, et devrait l'être à l'objet. L'énergie qui surmonte la peur, — que ce soit la peur d'un mal menaçant la personne, ou celle d'un mal menaçant les conditions impersonnelles au milieu desquelles nous vivons, — cette énergie, naturellement, ne peut être qu'une énergie mentale, ne peut être, naturellement, que morale. Mais, en parlant d'un « courage moral », nous impliquons l'existence d'un « courage physique », — expression tout aussi raisonnable que le seraient celles de « pensée physique » ou « d'imagination musculaire. »

XIII

Le goût le plus châtié et la sensibilité la plus profonde Lui prodiguaient les applaudissements. Le triomphe humain, dans tout ce qu'il a de plus excitant et de plus délicieux, n'est jamais allé au-delà de ce qu'elle éprouvait, — jamais, si ce n'est dans le cas de la Taglioni. Que sont en effet les adulations extorquées qui échoient à un conquérant? — Que sont même les amples honneurs de l'écrivain populaire, — sa réputation étendue au loin, — sa profonde influence, — et la plus dévotieuse appréciation de ses œuvres par le public, — qu'est tout cela comparé à cette approbation extatique de la femme personnelle, — à cette applaudissement spontané, insistant, présent et palpable, — à ces inextinguibles acclamations, — à ces soupirs et à ces larmes éloquentes que la Malibran, idolâtrée, écoutait et voyait à la fois, en sentant profondément qu'elle les méritait ? Sa courte carrière fut un rêve miraculeux ; — quelques tristes intervalles de chagrins n'étaient que de la poussière dans la balance de sa gloire. Dans ce livre, on parle beaucoup des causes qui ont abrégé son existence. Mais, telles qu'on les présente ici, elles semblent flotter dans une ombre vague que la belle mémorialiste essaye en vain d'illuminer. Je ne crois pas qu'elle approche de la vérité même. Elle ne semble pas réfléchir à ceci que le prompt décès était la condition de la vie extatique. Toute créature pensante qui entendait chanter la Malibran ne pouvait plus hésiter à croire qu'elle mourrait dans le printemps de ses jours. Elle entassait des âges dans des heures. Elle quitta le monde à vingt-cinq ans, ayant vécu des milliers d'années.

Edgar Poe.

(La suite prochainement).

POUR PARAITRE DANS LA PROCHAINE LIVRAISON

LES ROMANCIERS NOUVEAUX

I. — Alphonse Daudet.
II. — Émile Zola.
III. — Léon Cladel.
IV. — Ferdinand Fabre.

TABLETTES PARISIENNES

21 *février*. — Retour des choses d'ici-bas: une agence de courses devient salle de théâtre. Boulevard des Italiens, les Fantaisies vont faire de la « fantaisie en littérature et en musique. » Aimable périphrase. Lisez : operettes et pièces à maillots.

22 *février*. — Les élections et les malheurs inénarrables de M. Buffet font seuls du brouhaha dans les rues. Aucun livre n'a eu le courage de se montrer, ni aucune pièce nouvelle.

23 *février*. — Suite d'hier. On reprend *Madame l'Archiduc*.

24 *février*. — Je ne vois encore rien venir; mais demain, dit-on, est plein de promesses.

25 *février*. — Les *Petits Cadeaux* se donnent de mari à femme, au Gymnase, et c'est M. Jacques Normand qui les fournit. Petite chose, petit succès.

26 *février*. — Aujourd'hui, par exemple, c'est le réveil de la littérature. Un miroitier authentique, ennuyé du *doit* et *avoir*, a cherché et trouvé ce titre charmant: *Fleur-de-Baiser*. Mais entre méditer une pièce et la faire, la distance est plus grande que de Paris à Pékin. M. Chabrillat survient, qui aide M. Alexandre; M. Cœdès arrive, qui prête son renfort; et à eux trois, ils s'embourbent comme un seul homme. Le brave miroitier a juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

27 *février*. — *Vingt ans après* reparaissent à la Porte-Saint-Martin. Personne ne s'en plaint, ni le public, ni les directeurs La première représentation eut lieu en 1845, et ces trente années n'ont pas creusé de rides. Combien de dramaturges voudraient seulement être joués trente jours ! — M. Coppée et M. de Porto-Riche ont lu chacun, au Théâtre-Français une pièce en un acte. On ne dit pas quel a été le jugement du comité. Bonne chance à tous les deux !

28 *février*. — Matinées partout. Genre classique, genre débraillé, il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. La *Fille de madame Angot* a fait annoncer qu'elle n'avait pas encore perdu la voie, et que qui voudrait pourrait l'entendre: on a refusé du monde au guichet. Les conférenciers n'ont pas tiré leur frac de l'armoire: qui les aurait écoutés, un jour de carnaval !

29 *février*. — Que dire du *Bal du Sauvage*? Rien... Ah! si; les tigres et les ours ont très-bien joué leur rôle.

1er *mars*. — On apprend tous les jours du nouveau. MM. Clairville et Henri Gillet s'aperçoivent que les *Petits Cadeaux*, de M. Normand, ressemblent tout-à-fait aux *Amendes de Timothée*, dont ils sont les auteurs. Ce plagiat, réel ou non, m'en rappelle un autre qui n'est pas contestable.Il n'y a pas beaucoup d'années, un jeune écrivain (1) qui n'aimait sans doute point la peine, fit accepter et représenter comme sien un vieux vaudeville où il n'avait changé mot ni virgule. Il faut de l'aplomb pour réussir, ce brave garçon en avait.

2 *mars*. — M. John Lemoinne va s'asseoir dans le fauteuil de Jules Janin. L'Académie pouvait choisir mieux, elle pouvait choisir pis, mais je me demande par quoi les immortels élus depuis quelque temps seront immortalisés. Si l'*homme rouge* avait prévu ce qui arrive, il n'aurait certes pas fondé l'Académie. Le public parisien fait ses adieux à Ernesto Rossi; la Muse, elle aussi, lui envoie un joli sourire... Mais chut! Nous sommes dans un endroit où il est défendu de parler.

3 *mars*. — M. John Lemoinne a lu son discours; M. Cuvillier-Fleury a décoché le sien. La critique donne la palme au premier; la critique est bien honnête. Autant brille l'un,

autant brille l'autre, voilà mon avis tout franc. En général, du reste, les élucubrations académiques ne sont pas du superfin; c'est cousu à gros fil, ça baille par ci, ça bouffe par là, et cette fois non plus il n'y a pas de quoi faire la belle jambe. — M. Jacques Normand repousse l'accusation de plagiat, MM. Clairville et Gillet ne veulent pas en démordre. Nous attendrons la fin. — *L'Ami Fritz* est reçu à l'unanimité par les sociétaires de la Comédie-Française. MM. Erckmann et Chatrian aspirent aux fumées capiteuses du théâtre; ils sont bien capables de s'en passer heureusement la fantaisie.

4 mars. — De nouvelles élections nous talonnent, comme disait jadis M. le duc d'Audiffret-Pasquier. On ne pense qu'aux élections.

5 mars. — Élections encore, élections toujours. Si l'arsenic est la mort aux rats, la politique est la mort à bien d'autres.... choses.

6 mars. — On demande comment les candidats se sont trouvés des ballottages. Il pleut à verse par surcroît. C'est trop!

7 mars. — S'il vous faut des paroles pour mettre sous des dièses et des bémols, adressez-vous à M. Louis Gallet: il tient cette spécialité. M. Camille Saint-Saëns, tout récemment, lui a demandé un poëme biblique, et l'Association Artistique a exécuté le *Déluge* au théâtre du Châtelet. Déluge de notes, a dit un mauvais plaisant. Mais M. Saint-Saëns ne se troublera pas pour si peu. Être discuté, c'est la preuve quel'on vaut quelque chose.

8 mars. — On s'occupe de renflouer l'Opéra-Comique. M. Campocasso se charge de le remettre à flot: y réussira-t-il?

9 mars. — Tous les yeux regardent du côté de Versailles. Sénateurs et députés sont les lions du moment, tant il est vrai que chacun a son jour de gloire.

10 mars. — Pièces de théâtre tirées de romans, c'est la mode. *Fromont et Rissler* s'est fait ouvrir la porte du vaudeville: Qui donc s'en plaindra? — Ce soir, *Lord Harrington*, au théâtre Cluny: nous irons voir.

11 mars. — Les ruisseaux débordent, les rivières débordent, les fleuves débordent; on commence à craindre des malheurs. Il n'y a que les nouveautés qui ne débordent pas.

12 Mars. — *Lord Harrington*, comme les coquettes, a fait attendre le public. Mais un jour de plus, un jour de moins, ce n'est pas une affaire. L'auteur, M. Crisaffulli, n'a pas été heureux. Une seule belle scène dans quatre actes, et tout le reste du temps, on le passe à pleurer. Le théâtre Cluny a fait des frais, la pièce est remarquablement jouée. Nous félicitons la nouvelle direction

13 mars. — M. Campocasso a renoncé au sauvetage de l'Opéra-Comique; M. Perrin tente décidément l'aventure. Enflammés par le dévouement de leur directeur, les sociétaires de la Comédie-Française organisent une représentation au profit des ténors et des basses de la rue Favart. « Admirable matière à mettre en vers français. » M. Sarcey la mettra en prose de conférence.

14 mars. — Le *Hammam* annonce son ouverture: avis aux amateurs de bains à vapeur. On ira suer au *Hammam*, et les humeurs peccantes s'évaporeront par transpiration. Quel siècle de civilisation tout de même! on se mouille sans se tremper dans l'eau. Gribouille demeure rêveur. MM. Hennequin et Delacour ont fait ensemble le *Procès Veauradieux*; ensemble ils ont fait l'*Oncle à espérances*: c'est tomber du sixième sur le pavé. Le Gymnase aura moins de profit avec eux que le Vaudeville. Puisse la leçon servir aux deux auteurs!

15 mars. — Les débordements se changent en désastres. Maisons écroulées, caves noyées, familles sans asile! Et la pluie tombe toujours! Pas un sourire dans le ciel! pas une espérance!

16 mars — Représentation au bénéfice des artistes de l'Opéra-Comique. On joue le *Philosophe sans le savoir*. Le dix-huitième siècle, à l'imitation des fleuves aujourd'hui, déborde dans le dix-neuvième. Je ne sais pas si c'est votre avis, mais il me semble qu'on abuse des vieilles chansons. Et des vieilles pièces aussi. Voilà qu'on reprend la *Vie parisienne*. Pourvu que les chanteurs de cours et les orgues de Barbarie ne reprennent pas: *J'ai un pied qui r'mue.*

17 mars. — Je finis par une triste nouvelle: Mme Mélanie Reboux, l'artiste charmante, est morte d'une péritonite. C'est un deuil pour les théâtres et pour le tout-Paris. Vieux et jeunes, depuis un an, la mort a terriblement fauché. Quel long nécrologe si nous comptions toutes les victimes!

Jacques Rollin.

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

Chaque livraison : 60 centimes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS.	Six mois :	**5** francs.	Un an :	**8** francs,
DÉPARTEMENTS. . . .	—	**5** —	—	**8** —

POUR L'ÉTRANGER : *Le port en sus.*

On souscrit à PARIS :

AUX BUREAUX DE LA REVUE, 52, boulevard Saint-Michel, 52.

Agen............	Allègre.	**Lyon**.....	Mégret.
Aix..............	Aubin.	**Marseille**.......	Camoin.
Alger............	Juillet St-Lager.	**Mayenne**........	Poirier.
Auxerre.........	Lanier.	**Montpellier**.....	Lonjon.
Avignon.........	Clément St-Just.	**Nantes**..........	Vier.
Bayonne........	Cazals.	**Nice**.............	Visconti.
Bordeaux.......	Libraire nouvelle.	**Nîmes**...........	Borely.
Dijon............	Lamarché.	**Pau**..............	Cazaux.
Grenoble........	Drevet.	**Tonnerre**.......	Chanot.
Le Hâvre.......	Poinsignon.	**Toulouse**........	Armaing.

Et chez les principaux Libraires et Directeurs des Postes et Messageries.

ALSACE-LORRAINE

Metz.............	Sidot.
Strasbourg......	Treuttel & Würtz.

AUTRICHE-HONGRIE

Cracovie........	Friedlin.
Lemberg........	Gubrynowiez & Schmist.
Pesth............	Pfeiffer.
Prague..........	Calve.
Vienne..........	Gérold & Cie.

DANEMARCK

Copenhague....	Hœst.

ESPAGNE

Madrid..........	Bailly-Baillière.

PORTUGAL

Lisbonne........	Silva.

ITALIE

Rome............	Bocca.
Gênes...........	Beuf.
Florence........	Lœseher.
Naples...........	Dethen & Rocholl.
Venise...........	Ongania.
Milan............	Dumolard.

ROUMANIE

Bucarest........	Sotschek et Cie. / Szollozy & Græve.

SUÈDE & NORWÉGE

Stockolm........	Fritze.

GRANDE-BRETAGNE

Londres.........	Baillière, Tindall & Cox. / Williams & Norgate / Trubner & Cie.

BELGIQUE

Bruxelles.......	G. Mayolez.
Liége...........	Emile Decq.
Anvers..........	Max Kornicker.

TURQUIE D'EUROPE

Constantinople.	Weiss.

TURQUIE D'ASIE

Smyrne.........	Travi & Cie.

ÉGYPTE

Le Caire........	Jules Barbier.

SERBIE

Belgrade........	Lazarewitch.

ÉTATS-UNIS

New-York.......	Christern.
Nouvelle-Orl....	Hébert et Cie.

SUISSE

Genève..........	Georg.
Berne	Dalp.

RUSSIE

St-Pétersbourg.	Mellier.
Moscou.........	Gautier.
Odessa..........	Rousseau.
Varsovie........	Gebethner & Wolff.

GRÈCE

Athènes.........	Wilberg.

PAYS-BAS

Amsterdam.....	Van Bakkenes.
Rotterdam......	Kramers.
La Haye........	

NOTA. — On peut envoyer le prix de l'abonnement en mandats ou en timbres-poste M. ALPHONSE DERENNE, boulevard Saint-Michel, 52.